L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 31 AOUT 1882. 55me Année.

Dufour, Dennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post-office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 31 AOUT 1882.

L'ABEILLE DU 1er SEPTEMBRE.

Le 1er septembre est la date officielle de la reprise des affaires. Nous publierons comme de coutume, ce jour-là, une revue complète des opérations commerciales et financières de l'exercice 1881-82. On y trouvera aussi les renseignements les plus exacts sur la situation industrielle et agricole de la Louisiane.

Comme il nous faudra, pour répondre aux nombreuses demandes qui nous parviennent déjà, opérer un tirage extraordinaire de notre numéro du 1er septembre, nous croyons devoir engager MM. les négociants, les propriétaires d'usines, les chefs d'établissements, les fabricants, tous ceux enfin qui à un titre quelconque ont besoin de la publicité, à recourir à celle que leur offre l'*Abeille*.

On se rappellera que nous nous adressons spécialement à la population franco-américaine et aux populations latines, et que l'*Abeille* est le seul journal quotidien de langue française en Louisiane. Le 1er septembre est l'anniversaire de sa création : elle entrera ce jour-là dans la *cinquante-sixième* année de son existence.

VENTES A L'ENCAN.

Par Jas P Guinault sur le Chemin de la Métairie, en face du Parc, une vacherie.

Nécessité de l'union des bons citoyens pour réformer l'administration municipale de la Nlle-Orléans.

Nous voici à la veille des élections municipales, les plus importantes qu'il y ait eu, depuis fort longtemps, à la Nouvelle-Orléans. Il s'agit, en effet, de mettre à exécution la nouvelle charte et d'ouvrir pour la ville, s'il est possible, une ère d'ordre et de prospérité — d'ordre dans l'administration — pour les citoyens ; or, pour parler plus exactement, de prospérité publique par l'ordre administratif. Car c'est là la source de tout bien, la seule voie de salut pour toute communauté. Propriété foncière, propriété mobilière, industrie, commerce, notre présent, notre avenir, le présent et l'avenir de nos familles, tout ce qui constitue la richesse et l'honneur publics, tout cela dépend de cette grande chose qu'on appelle l'administration.

Hélas, nous le disons avec la plus profonde tristesse, voilà des années et des années que nos administrations municipales ne sont que des foyers de désordre, d'intrigues, d'abus criants de tout espèce. Elles sont devenues, fatalement, la proie d'une clique de enhalleurs, de brasseurs de candidatures, de manipulateurs de la matière électorale, qui, pour la plupart, sans avoir rien au monde de ce qui fait l'homme responsable devant la société, imposent leurs volontés à tout ce qu'une communauté compte de citoyens exerçant un honnête métier, occupant une position honorable; puis ils agitent devant le public quelques fantoches qu'ils lui représentent comme des sauveurs dévoués, tandis que ce ne sont que les esclaves de leurs égoïstes intérêts.

Vous les voyez même, parfois, mettre en avant deux ou trois noms sans tache, qui en imposent aux populations par leurs irréprochables antécédents, mais qui, poussés par eux, arrivés par eux, enlacés, englués par eux, n'ont plus ni force, ni volonté propres, et travaillent d'autant plus puissamment à la ruine publique, qu'ils en sont les instruments inconscients.

On a dit, depuis longtemps, et bien à tort, que le peuple américain était un peuple méfiant, qu'il détestait les supériorités, qu'il ne voulait être gouverné que par des médiocrités ; c'est tout simplement une calomnie. Le peuple américain vaut mieux que cette réputation-là ; il a l'esprit plus large, le cœur plus noble que cela. Ce sont les politiciens qui, après s'être rendus maîtres de toutes les avenues électorales, lui imposent des médiocrités pour s'en faire des instruments dociles. Telle est la vérité vraie. Le reste est absolument faux.

Eh tout cas, voici où nous en sommes : le bien, la chose, les jouets, les victimes de politiciens qui s'entendent entre eux comme larrons en foire, qui se partagent le gâteau gouvernemental, qui se passent et se repassent les places ; qui, rarement s'attaquent aux premières, (elles sont trop en vue) mais qui, tout en se changeant sans cesse, se perpétuent dans les secondaires, qui absorbent le plus clair de notre revenu, et ne laissent passer aucune élection sans en tirer, soit un emploi quelconque qu'ils savent, *souvent*, faire rapporter deux, trois fois (soyons modestes) ce qu'il vaut, soit une bonne somme rondelette, soit un bon contrat, source de fortune pour eux, d'appauvrissement pour le public. Avec ce monde-là, plus rien de sûr, plus rien de solide ; les taxes montent et descendent comme le baromètre aux époques d'équinoxe ; la propriété ne sait jamais ce qu'elle vaut, parce qu'elle ne sait jamais ce qu'elle devra payer, ni ce qu'elle peut rapporter. Quant à l'industrie, au commerce, grevés de taxes et de surtaxes, au gré de messieurs du fisc, il languit et dépérit. De quelque côté que nous portions nos regards, nous ne voyons que causes de ruine et de décadence.

Et nous faut sortir de là, ou nous sommes perdus, perdus à tout jamais.

Oui, cent fois oui, perdus, chez nous d'abord, dans nos propriétés, nos biens, notre commerce, nos existences, puis, à l'extérieur, dans notre réputation — non pas seulement, notez le bien, dans notre réputation de particuliers, de citoyens, ce qui est déjà un grand mal ; mais aussi dans notre réputation commerciale et financière, ce qui est beaucoup plus grave encore.

Quel fonds pouvez-vous faire d'une population qui se laisse aussi dominer, conduire en laisse, tondre à merci par une poignée de politiciens ; d'une ville où rien n'est stable, ni solide, ni sûr, où le spéculateur ne peut jamais compter sur le lendemain. Dans de pareilles conditions, essayez donc de faire appel aux capitaux étrangers — plus vous les demanderez, plus ils vous feront. Le capital aime la sécurité, la stabilité, vous ne les lui offrez pas ; il se gardera bien de venir.

En fin de compte, nous ne sommes pas la seule ville qui ait été rongée, dévorée par la politicianisme ; d'autres l'ont été ayant la Nouvelle-Orléans, et peut-être plus souffert que la Nouvelle-Orléans, mais à un moment donné, elles ont su se guérir de cette plaie, se débarrasser de la vermine.

Voyez Philadelphie, la bande des politiciens y était cent fois plus fortement, cent fois plus savamment organisée que chez nous.

Un jour, une centaine d'honnêtes citoyens, pas un de plus, pas un de moins, s'indignent ; ils sentent le rouge leur monter au front ; ils jurent d'en finir avec cette honte, avec cette infâmie ; ils s'organisent en comité. Eux aussi, ils cabaleront ; eux aussi, ils brasseront des candidatures ; eux aussi, ils travailleront la matière électorale, mais ce ne sera que pour la justice, pour le bien, pour l'honneur de la communauté. Une nouvelle ligue du Bien Public se forme qui, à force d'intelligence, de courage, d'énergie, de persévérance, obtiendra une victoire éclatante. La lutte s'engage, vive, serrée, ardente, opiniâtre, sans pitié ni merci. D'un côté, les honnêtes gens, de l'autre, les intrigants. Et comme, quoi que l'on en pense ou que l'on en dise, les honnêtes gens sont toujours en majorité, bien animés cette fois, bien conduits, bien disciplinés, ils doivent écraser, et écrasent, en effet, leurs adversaires. En un seul tour de scrutin, les politiciens sont anéantis et, le lendemain du vote, chaque bon citoyen pouvait se dire, avec orgueil :

"Je n'ai fait que voter, ils n'étaient déjà plus."

A New-York, la situation était plus grave encore, et la victoire bien autrement difficile à enlever. Jamais organisation n'avait eu de racines plus profondes, de ramifications plus étendues ; jamais homme n'avait, à ce point, tenu entre ses mains tous les fils de l'administration, la manipulation de tout le corps électoral. Toute une ville appartenait à Tweed ; et, plus que Louis XIV, il pouvait dire hautement, justement : New-York, c'est moi !

Eh bien, il a suffi d'une organisation d'hommes bien dévoués, bien déterminés, bien disciplinés, pour renverser le géant : la chûte a été rapide, profonde, incommensurable, sans égale, sans précédent, peut-être, dans l'histoire des administrations municipales. Que voulez-vous ? Tout l'édifice de cette puissance était basé sur la malhonnêteté. Ce colosse avait des pieds d'argile ; au premier coup de vent, il a été renversé, au premier coup de tonnerre, foudroyé.

Qui a fait tout cela ? L'honnêteté, la majorité des honnêtes gens, uniquement parce qu'un jour ils avaient bien voulu se compter, se discipliner et s'estimer ce qu'ils valaient.

Et nous ne serions pas capables d'en faire autant ! Nous ne pourrions pas chasser une poignée de politiciens de quatrième ordre, et nous rendre, nous-mêmes, maîtres chez nous ! Nous ne pourrions pas, nous aussi, nous réunir, nous compter, nous discipliner, marcher en colonne serrée contre l'ennemi, l'écraser sous le poids de nos votes, et faire, qu'une fois au moins, par hasard, la majorité soit bien réellement la majorité et non pas une minorité, qui à force d'audace, d'activité, d'opiniâtreté surtout, finit par usurper sa place !

Après tout, nous sommes républicains, nous ne pouvons vivre que par des moyens républicains, nous défendre qu'avec des armes républicaines, et le premier de ces moyens, la première de ces armes, c'est le vote, c'est le chiffon de papier qui ne vaut rien par lui-même, qui, dans l'urne électorale, est tout et peut tout, qui dispose de notre liberté, de notre titre sacré de citoyen, ET NOUS HESITERIONS !

On a souvent dit, et avec raison, que toute communauté, nationale ou municipale, toujours le gouvernement qu'elle mérite ; une fois, au moins, dans notre vie, prouvons que nous méritons un honnête et bon gouvernement, et sachons nous le donner à nous-mêmes en installant à sa tête de vrais patriotes, en en chassant les pirates de la politique.

—**Mme Castein**—Une bien digne et bien respectable dame vient de s'éteindre parmi nous, au fond du 3e district, Mme Veuve Castein, née Catherine Rabasan.

Mme Veuve Castein était née à Mandeville, paroisse St Tammany, en 1789, l'année de la révolution française. Elle avait par conséquent, 93 ans. Son mari, qu'elle a perdu depuis longtemps avait été un des défenseurs de la Nouvelle-Orléans, en 1815. Frappée dans ses affections les plus chères par la mort tragique d'un fils, elle s'était vouée à un deuil perpétuel, et une grande partie de sa vie s'est écoulée dans la solitude et les larmes. Il y avait 63 ans que Mme Castein résidait dans sa propriété, à l'encoignure des rues Louisa et Levée; et le troisième district qui l'entourait de ses respects, perd en elle sa plus vieille habitante. Elle laisse après elle une fille, Mme Magnoni, et une sœur, la seule personne qui reste de la nombreuse famille Rabasan, Mme Victor David.

Nul doute qu'un nombreux cortège ne l'accompagne, cette après-midi, à sa dernière demeure.

Voici le texte de la dépêche adressée le 10 août au Paris à la *Post*, de Berlin :

"A l'exception de M. Laboze ou d'un ou deux membres du cabinet, il n'y a dans le nouveau ministère aucun adversaire déclaré de M. Gambetta. Celui-ci pourra donc reprendre le rôle qu'il avait lors du ministère Ferry-Constant, et la France pourra avoir de nouveau un "gouvernement occulte". Mais M. Gambetta pourrait avoir compté cette fois sans son hôte ; il aspire à de nouvelles élections, qui pourraient facilement tourner au profit de la révision et amener la dictature du duc d'Aumale, lequel, soit dit en passant, a pour lui une grande partie de l'armée, notamment de la cavalerie, et compte actuellement parmi ses partisans plusieurs généraux que l'on avait crus jusqu'ici de bons républicains. A l'étranger, on ne saurait perdre ces faits de vue, car, dans le cas où le duc d'Aumale arriverait au pouvoir, une guerre serait inévitable."

Rappelons que la *Post* de Berlin est l'organe officieux du ministère des affaires étrangères d'Allemagne.

On écrit d'Athènes, le 6 août 1882 :

"La flotte italienne qui se trouve maintenant dans les eaux de la Grèce se compose de deux escadres dont la première est sous les ordres du contre-amiral Pacore de Saint-Bon, sénateur, et la seconde sous ceux du vice-amiral Orengo.

"La première escadre est composée des vaisseaux suivants :

"1° Le *Prince Amédée*, vaisseau amiral cuirassé de 1re classe, 5,780 tonneaux et six canons, commandant, M. de Touris.

"2° Le *Dandolo*, 10,570 tonneaux, 4 canons, commandant M. Cassone.

"3° L'*Affondatore* cuirassé, 4,070 tonneaux, 7 canons, commandant M. Manfredi.

"4° Le *Rapido*, 1,450 tonneaux, 5 canons, portant une machine pour lancer des torpilles, commandant M. Centurione. Tous ces vaisseaux sont de station au Pirée excepté l'*Affondatore* qui se trouve à Port-Saïd.

"La seconde escadre comprend les navires suivants :

"1° Le *Palestro*, cuirassé de 1re classe 5,780 tonneaux, 6 canons, commandant M. de Negri.

"2° *l'Ancône*, cuirassé de 1re classe, 4,250 tonneaux, 6 canons, commandant M. Ruggiero.

"3° *Le Formidable*, cuirassé de 2e classe, 2,700 tonneaux, 6 canons, commandant M. Marras.

"4° *Le Castelfidardo*, cuirassé de 1re classe, 4,250 tonneaux, 6 canons, commandant M. Umberti.

"5° *L'Augustus Robertino*, 660 tonneaux, 7 canons, commandant M. Picca.

"6° *Le Maro Antonio Colona*, 650 tonneaux, commandant M. Pouliga."

Obsèques de Frédéric Gaillardet.

Nous empruntons au *Figaro* du 15 août, le récit des obsèques de M. Frédéric Gaillardet. Comme on le verra, la Presse franco américaine, dont le défunt était le doyen, se trouvait représentée par M. Léon Meunier, rédacteur en chef et l'un des propriétaires actuels du *Courrier des Etats-Unis*, par le général Régis de Trobriand, l'un des anciens rédacteurs du *Courrier*, et par l'ancien rédacteur en chef de l'*Abeille*, M. Félix Limet. Madame Meunier, fille de M. Lassalle, l'ancien propriétaire du *Courrier*, accompagnait son mari. Tous deux se trouvaient à Fontainebleau chez la mère de M. Meunier, et en apprenant par les journaux la mort de M. Gaillardet, ils se sont empressés de venir lui rendre les derniers devoirs.

Il y a deux semaines, le mercredi 1er août, quelques amis intimes de Frédéric Gaillardet reçurent ce petit billet circulaire :

J'ai vendu ma propriété de Plessis-Bouchard. Mon acquéreur devant en prendre possession le 15, *je la quitterai le 14, à dix heures du matin.*

Je veux que nous y dîniions une dernière fois. Je vous attends après-demain, jeudi, 3 du courant. Départ à 3 h. 45 m. Arrêt à la station de Franconville.

Je vous lirai l'introduction du livre auquel je travaille depuis plusieurs années et qui ne tardera pas à paraître chez Dentu : *l'Aristocratie en Amérique*.

Prière d'être exact. Sait-on où et quand on se reverra ! Quels sont les mêts de demain ? Les vivants d'aujourd'hui.

F. GAILLARDET.

A l'heure, à la minute indiquée, le général Régis de Trobriand, Albéric Second, Arsène et Henry Houssaye se rencontrèrent dans le hall de la gare du Nord.

—Je me sens un peu fatigué, leur dit Frédéric Gaillardet avec son fin et doux sourire. Donc, pas de lecture, mes camarades ; mais attendu qu'on dînera tout de même, il se peut, après tout, que vous jouiez à qui perd gagne.

Et l'on dîna gaiement, au milieu de l'aimable famille que chérissent tous ceux qui ont le bonheur de la connaître.

On se sépara à onze heures. Dans la même nuit, Frédéric Gaillardet se plaignit d'une violente douleur au côté gauche, douleur qui empira les jours suivants, et vendredi dernier il était mort.

La cérémonie funèbre a été célébrée hier dans la modeste église de son cher village.

Le pauvre Gaillardet a été prophète : c'est le 14 août, à dix heures du matin, qu'il a, pour la dernière fois, passé le seuil de sa propriété de Plessis-Bouchard !

La levée du corps a été faite par M. l'abbé Barbier, et le cortège s'est dirigé vers l'église, précédé par la fanfare de Plessis dont M. Gaillardet était président.

La bannière de la Société avait sa hampe, à laquelle étaient suspendues de nombreuses médailles, voilée d'un crêpe, et portait en lettres d'or cette inscription : *A notre regretté président*. De nombreuses couronnes recouvraient le cercueil.

Les cordons du poêle étaient tenus par quatre amis du défunt : MM. Albéric Second ; Huet, ingénieur ; Léon Meunier, rédacteur en chef du *Courrier des Etats-Unis* et le maire de Plessis-Bouchard. Le deuil était conduit par M. Frédéric Gaillardet fils.

Un service solennel a été chanté par M. Thuilliart, de l'Opéra et Mlle Castets ; l'orgue était tenu par M. Lejeune.

Dans l'assistance, assez nombreuse, mais composée surtout de France-Américains, nous avons remarqué MM. Albéric Second, Pinel de Grandchamp, Vincent, ex-correspondant du *Courrier* ; le général Régis de Trobriand, Thomas de Frau, Delanone, Charles Tellier, Antonin Desroziers, Charles Malher, Félix Limet, Ch. Laverdet, etc., etc.

Les derniers moments de Frédéric Gaillardet ont été rendus plus tristes par l'absence de ses deux frères, paralysés, et dont il demandait à chaque instant des nouvelles.

M. Gaillardet avait été maire de Plessis pendant vingt ans, à deux reprises différentes ; il était membre de la délégation cantonale et adoré dans tout le pays, mais il avait résigné ses fonctions depuis les dernières élections.

A midi, à l'issue du service, un fourgon des Pompes-funèbres, suivi de deux voitures, a pris la route de Paris pour conduire le corps au cimetière Montparnasse, où a eu lieu l'inhumation.

M. de Mahy, ministre de l'agriculture en France, vient de faire publier, dans l'*Officiel*, des renseignements intéressants sur la récolte de 1882.

La Hongrie, l'Allemagne et la Russie ont des récoltes particulièrement remarquables.

Les Etats Unis auront une production égale, sinon supérieure, à celles de 1879 et de 1880. Il n'y aura de déficit que pour le coton.

En Europe, les Etats qui devront avoir recours aux importations, sont l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Espagne.

En ce qui concerne la France, la récolte varie suivant les localités. Dans le Midi, le grain est abondant et excellent. En Vendée aussi, la moisson a dépassé les espérances.

Quant au Nord et au Centre, il y aura un certain déficit. Cependant on admet que, dans l'ensemble, la récolte de blé sera au-dessus de la moyenne et qu'elle dépassera 100 millions d'hectolitres. Aussi la baisse est-elle générale, plus accentuée pourtant dans le Midi.

La récolte des pommes de terre et celle des betteraves paraît chez nous devoir être bonne. Malheureusement la vigne a été beaucoup éprouvée, surtout en Bourgogne, par les pluies de juin. La culture semble avoir été générale ; aussi, comme quantité, l'année 1882 sera tout au plus médiocre.

Quant aux fruits, la récolte en a été particulièrement abondante, non-seulement chez nous, mais encore en Espagne aussi bien qu'en Italie. Les exportations, en ce qui nous concerne, semblent avoir été essentiellement productives.

Le *Courrier du Hanovre* fait les réflexions suivantes sur l'entrevue des empereurs à Ischl :

"Plusieurs journaux se refusent à accorder une signification politique à l'entrevue des empereurs d'Allemagne et d'Autriche à Ischl. C'est possible, si l'on se place pour apprécier l'entrevue au point de vue de la politique actuelle ; il n'y aura certainement pas plus d'arrangements particuliers cette fois que les années précédentes. Ces arrangements ne sont d'ailleurs pas nécessaires. On peut y voir tout-fois une marque caractéristique des événements dont on ne saurait trop tenir compte. Le maintien de l'alliance des deux grandes puissances de l'Europe centrale se trouve mis fois de plus établi. Il est démontré que la politique intérieure de notre voisine du sud, qui est si peu favorable à l'élément allemand, n'a point été en état d'exercer une influence sur les relations amicales des deux empires."

La production de l'or en Australie semble diminuer considérablement depuis 1875 ; à cette époque-là, en effet, les mines avaient produit 1,068,418 onces ; en 1876, on est descendu au-dessous du million d'onces, et on n'a plus eu que 963,760 onces ; en 1877, les chiffres n'étaient plus que de 869,653 onces ; en 1878, on a eu 758,040 onces ; en 1879, 758,947 onces ; 1880 a été un peu meilleur, car on est remonté à 820,121 onces, et 1881 a été meilleur encore quoqu'on soit encore loin du million, car on n'a eu que 859,146 onces.

Le fait est que la population minière diminue ; soit que les difficultés aient plus grandes, soit qu'ils se retirent après une fortune faite, soit qu'ils préfèrent aller ailleurs, les chercheurs d'or sont plus rares.

De l'éminent Dr C. C. Clark,

Oswego, N. Y.

Colden's Liquid Beef Tonic est certainement le *meilleur* de toutes les préparations de ce genre—*aliment et tonique*—que j'ai jamais employés. Le "Liquid Beef Tonic" est sans pareil pour ceux qui souffrent des maladies chroniques ou les convalescents, qu'il nourrit et fortifie". (*N'oubliez pas d'exiger* des pharmaciens.

—Le Bitter Malakoff est un tonique pour à

Le phylloxera à l'étranger.

On lit dans la *Vigne française* :

La vigne ne fait pas naître le danger en le signalant. C'est le rôle que nous avons pris dès le début de notre publication, et nous tenons à y être fidèle. Nos renseignements nous permettaient d'annoncer récemment que l'année 1882 serait marquée par une extension du phylloxera plus grande que les années précédentes en France ; aujourd'hui nous pouvons ajouter et à l'étranger. Les anciens foyers que l'on supposait éteints, grâce à l'énergie des premiers traitements en Suisse, en Autriche, en Hongrie et jusqu'en Russie, se raniment avec une intensité désolante.

Dans les cantons de Genève, de Vaud et de Neuchatel, les taches de Chambésy et du Colombier se ravivent et s'étendent ; de nouvelles sont signalées aux Brassins, territoire de Bondry, et à la Braconnière, commune des Bonnets.

Dans la Basse-Autriche, le phylloxera a été découvert à Stammersdorf, à Lanzendorf, en Styrie et en Croatie, sur une multitude de points. Dans cette plus de 44 vignes infectées, dans une seule des communes citées [illegible]

En Hongrie, les choses apparaissent et nombreuses sont les comités du centre et du midi de la région vinicole que l'on peut considérer le pays comme entièrement envahi.

En jetant les yeux un peu plus loin, nous voyons le phylloxera faisant des progrès en Crimée, où les vignes sauvages abondent, et nous apprenons que le ministère d'agriculture d'Italie a reçu avis que le phylloxera s'est montré dans les districts viticoles du Caucase, et plus spécialement près de Sauchoum.

D'après les dernières statistiques des autorités russes, la production du vin dans le Caucase s'élevait en moyenne à 800,000 hectolitres par an.

Si l'on ajoute à ce triste tableau l'état lamentable des vignobles espagnols et portugais, et les progrès du fléau dans le nord et le sud de l'Italie, on arrivera bien vite à la conclusion du vice-président de la Société d'agriculture de Styrie, M. le docteur Mullé, que nous voyons consigné dans un livre écrit après son retour du Congrès de Bordeaux : "Souvenirs d'un touriste dans le midi de la France".

"Le mal avance rapidement de pays en pays, et il n'y a pas actuellement en Europe un seul Etat où la présence du phylloxera n'ait été constatée, à l'exception de la Turquie et de la Grèce, dans lesquelles cette non-constatation prouve bien moins la non existence du fléau que l'insuffisance des recherches.

"Jusqu'à présent, la lutte n'a donné que de faibles résultats ; il faut cependant la continuer avec persévérance, car ce n'est qu'en combattant toujours que nous arriverons à vaincre notre ennemi et à récolter du vin malgré sa présence."

Si jusqu'à présent la lutte n'a donné que de "maigres résultats" c'est parce qu'elle est mollement engagée. C'est par centaines de milles que les hectares de vignes disparaissent ou sont atteints tous les ans ; la lutte n'est entreprise que sur quelques milliers et sans l'ensemble qui devrait y présider dans chaque département ou au moins dans chaque commune ; mais les syndicats qui fonctionnent depuis quelques années n'ont qu'à se féliciter des résultats dans la Gironde, dans le Rhône, dans l'Hérault, etc.

Le président de la République française a reçu M. Jordan, chef de la maison de Boston, aux Etats-Unis, qui est venu étudier les conditions et les procédés du travail en France. M. Jordan est accompagné d'une trentaine d'employés, hommes et femmes, délégués par les trois mille employés de sa maison. M. Jordan et ses employés ont été présentés à M. Jules Grévy par M. Vignaux, second secrétaire de la légation des Etats-Unis :

"Ces dames et ces messieurs représentent les travailleurs de la République américaine. Ils n'ont pas voulu traverser Paris sans manifester leur respect à M. le président de la République française."

Mlle Tord, qui dirige la partie soieries de la maison Jordan, Marsh et Cie a adressé quelques mots en français à M le président de la République :

"Monsieur le président, a-t-elle dit, nous avons tenu à voir le chef de la République française, parce que nous sommes les représentants de la classe laborieuse des Etats-Unis, et nous n'avons pas oublié les liens qui unissent depuis si longtemps ces deux nations.

"Permettez moi, au nom de mes camarades, de vous remercier de l'honneur que vous nous faites en nous recevant, et de vous exprimer nos souhaits pour la prospérité et la gloire de la France."

M Grévy répondit :

"Croyez, Mesdames et Messieurs, que j'éprouve un grand plaisir en recevant les représentants des classes laborieuses de la grande République américaine.

"C'est une grande satisfaction pour moi que vous alliez en Italie de venir me voir.

"Je me félicite en même temps de constater une fois de plus les bonnes relations qui existent entre nous et votre nation.

"Je félicite votre chef de l'idée qu'il a eue de vous faire ce voyage, il a ainsi donné un exemple qui aura des imitateurs.

En sortant de l'Elysée, la délégation s'est rendue au Palais-Bourbon, où elle a assisté à la séance de la Chambre, qui manquait d'intérêt. Elle a été reçue, le soir, par Victor Hugo.

Nous lisons, dans l'*Espérance* de Nantes :

" A propos de la vigne, nous avons à parler de l'approche du phylloxera et quand je parle de presse. Suivant elle, il aurait fait son apparition dans l'arrondissement de Fontenay-le-Comte. S'il en est ainsi, nous n'avons qu'à nous tenir sur nos gardes dans un temps très court, c'est à-dire environ deux ans. Nous n'entendons point dire que l'autorité s'en préoccupe, et pourtant la chose en vaut la peine. C'est, ni plus ni moins, une ruine pour un grand nombre de contrées de la rive gauche de la Loire.

Nous avons souvent dit que l'absence d'une Société vinicole dans notre département nous mettrait dans des conditions d'infériorité sur beaucoup d'autres pays vignobles, c'est le cas de le répéter et de s'en affliger, car c'est à une Société semblable qu'incomberait le devoir de se préoccuper d'un pareil voisinage. Si nous comptons sur l'autorité républicaine pour protéger des *vureux*, nous ne devons compter rien !

Le ministre de l'agriculture en France, a fait savoir aux sénateurs et députés des départements intéressés au projet des canaux dérivés du Rhône que, dès la rentrée, il prierait le sénat de mettre ce projet à l'ordre du jour.

M. de Mahy termine sa lettre par ces quelques lignes :

" J'ai promis à vos populations, dont j'ai pu constater moi-même les souffrances, j'ai promis de ne rien épargner pour assurer, avec votre concours et dans le plus bref délai possible, la construction des canaux dérivés du Rhône. Ce souvenir a été un des mobiles qui m'ont déterminé à accepter dans le nouveau cabinet le poste où M. le président de la République a bien voulu me maintenir."

On mande, de Berne, que tous les préparatifs sont faits au château d'Arenenberg (ancienne résidence de la reine Hortense) pour recevoir l'ex-impératrice Eugénie.

Iron-frame.—On entend souvent dire qu'un piano n'est pas bon ; très rarement cette assertion trouve-t-elle son explication.

C'est toujours l'usage, la réputation, le préjugé, qui le suggèrent. Un simple exposé de notre pouveau système de fabrication résoudra ce problème, non seulement encore pour beaucoup de personnes. Auparavant, on ne savait pour la construction des pianos, que du bois que l'on faisait sécher dix, vingt ans, avant de le livrer au client.

Ce fut très bien pour de certains pays, mais lorsque l'exportation commença, on s'aperçut bientôt que sous des climats humides et chauds, le bois, les dits tables d'harmonie, sous la pression des cordes cédait après très peu de temps ; et dès lors, plus d'accord possible.

Le "Iron-frame" des Américains fit alors son apparition. Son succès fut bientôt consacré et le fer supplia à cette détérioration capitale du bois soumis à l'action de l'atmosphère. Aujourd'hui, les plus anciennes fabriques européennes admettent à leur tour les avantages du "Iron-frame" des Américains et l'emploient pour toutes leurs pianos destinés à l'exportation.

On peut donc considérer le "Iron-frame" comme d'un bienfait universel et reconnaître que les pianos étrangers n'ont aucune supériorité sur les autres puisque ce sont les célèbres Chickering, Mathushek, etc., qui leur servent de modèles.

—Quoi qu'en essayé de Malakoff Bitters on le plus grand éloge comme tonique sont les mêmes.

Nouvelles Télégraphiques.

Le War Office a reçu le télégramme suivant du général sir Garnet Wolseley, en date d'Ismailia, 25 août, soir : "J'ai poussé de nouveau en avant au point du jour. L'ennemi avait une position fortement retranchée à Mahatta, et d'après la ténacité de son attaque d'hier j'espérais qu'il garderait sa position aujourd'hui. Mais il a retiré ses canons pendant la nuit. Il en avait douze en action hier. Les troupes dont je disposais ce matin étaient la première division et toute la cavalerie anglaise avec seize canons. Mon intention était de pivoter sur ma gauche à l'écluse que nous avons prise hier et de tourner à droite pour prendre la position de l'ennemi par le flanc et le jeter dans le canal d'eau douce, pendant que la cavalerie tournerait sa position pour occuper le chemin de fer sur les derrières et capturer autant que possible les locomotives et le matériel roulant. Cette opération a été bien exécutée. Le gros de la besogne est retombé sur la cavalerie, et l'artillerie, qui ont été bien dirigées par le major général Lowe. Il a attaqué les derrières de l'ennemi, qui avait un camp important à la station du chemin de fer de Mahsamah, et s'est emparé de ce camp, mettant l'ennemi en déroute avec des pertes considérables, prenant cinq canons Krupp, soixante-quinze wagons chargés de vivres et une grande quantité de munitions et de fusils.

"Malgré ce fait que nos chevaux étaient impropres à un travail pénible et la longue marche que les renforts avaient dû faire hier, j'ai tout lieu d'être content de ce qui a été fait. Bien que je n'aie pas l'intention de m'avancer au-delà de Mahatta avant quelques jours, tel a été le succès de la cavalerie aujourd'hui que je me propose d'occuper demain l'écluse de Kassasin du canal d'eau douce. Elle se trouve à deux milles et demi à l'ouest de la station de Mahsameh, et son occupation nous obtiendra un passage sûr à travers le désert entre Ismailia et la terre cultivée du Delta. L'ennemi semble si démoralisé et paraît craindre tellement l'attaque de notre infanterie qu'il est possible qu'il n'oppose pas la résistance déterminée à laquelle je m'attendais avant d'atteindre Zagazig.

Les gardes, sous les ordres du duc de Connaught, ont fait hier une marche très pénible à travers le désert. Ils ont été bien commandés. Les pertes d'hier ont été : cavalerie de la maison royale un soldat tué et cinq blessés et dix chevaux tués ; artillerie à cheval, deux soldats et cinq chevaux tués ; régiment de York et Lancaster, un soldat tué et cinq blessés ; artillerie de marine, un soldat tué, et infanterie montée, deux officiers blessés.

"Il y a eu quarante huit insolations parmi les soldats, dont une fatale aujourd'hui, autant que j'ai pu m'en assurer. Le major Bibby, du 7e dragons, a été grièvement blessé. J'enverrai demain de plus amples détails. L'amiral Seymour a organisé un service de bateaux le long du canal, par lequel nous devons faire venir les approvisionnements jusqu'à ce que les trains puissent marcher. L'armée doit à la marine une profonde dette de gratitude pour l'assistance qu'elle lui a donnée.

Les pertes de l'ennemi dans le combat de jeudi avec le général sir Garnet Wolseley sont estimées à 400 hommes tués ou blessés. La première bombe lancée par l'ennemi a passé à quelques pieds au-dessus de la tête du général Wolseley et a emporté la jambe d'un cheval à 10 mètres derrière lui. Les deux artilleurs qui ont été tués ont été frappés par de la mitraille près de la position du général Wolseley.

Les troupes anglaises se sont bien comportées. Elles sont restées toute la journée sans eau ni vivres après avoir marché dix milles à travers le sable. La cavalerie ennemie a rôdé autour du flanc droit des Anglais, mais elle n'est pas venue à portée. Le feu des Egyptiens était trop vif pour être affronté par les gardes. L'infanterie anglaise a passé la journée derrière les bords du canal et dans les fossés.

Toutes les troupes, excepté les fusiliers écossais et trois batteries d'artillerie, ont été envoyées à l'ennemi. Deux escadrons de cavalerie indienne sont arrivés et ont aussi été envoyés en avant. Jeudi les artilleurs anglais étaient si épuisés après quelques heures de travail continu qu'ils ont été obligés de se coucher pendant que les conducteurs marchaient à leur place.

L'approvisionnement de l'eau est toujours restreint. Des mesures pour condenser l'eau ont été prises et chaque habitant sera bientôt pourvu d'un gallon d'eau par jour.

Vienne, 24 août. Les journaux publient un rapport de police relatif au vol de la maison d'un ordonnier pendant le mois de juillet. Le document dit que pendant longtemps les journaux révolutionnaires des pays étrangers ont essayé d'exciter les classes ouvrières à la destruction de toutes les institutions de l'Etat et que, sous l'influence de ces productions, une section s'est formée à Vienne, laquelle représente les principes de M. Most.

Les autorités ont été informées que le vol avait été commis par des radicaux de la société afin d'augmenter les fonds de l'association. Une partie des objets volés ont été découverts chez un chef révolutionnaire. La traite a été trouvée chez des ouvriers révolutionnaires. On a également saisi une certaine quantité de correspondances qui a servi à faire arrêter d'autres personnes impliquées dans le vol.

Londres, 26 août. D'après une dépêche de Vienne au *Times*, on dit que le voyage du prince de Monténégro à Saint Pétersbourg se rattache au prochain couronnement du czar, pour lequel de grands préparatifs se font en secret.

Bruxelles, 21 août.—Le *Nord*, organe russe, dément formellement la nouvelle d'après laquelle le couronnement du czar aurait lieu en septembre.

Londres, 26 août. Le président de l'académie royale, sir Frederic Leighton, a écrit à M. William Cox Bennet pour adhérer au projet d'érection d'un buste de Longfellow dans l'abbaye de Westminster, à condition que cette admission d'un poète étranger soit justifiée par un précédent. M. Bennett lui a répondu en déclarant que l'admissibilité de Longfellow ne saurait faire de doutes.

"Les Américains, a-t-il dit, ne sont pas des étrangers pour nous. Ils sont de notre sang, de notre langue et nous avons notre part dans la gloire de leurs succès."

Une précieuse découverte vient d'être faite par un des savants dont l'Institut s'honore :

M. J.-B. Dumas, membre de l'Académie des sciences, vient de découvrir que l'eau saturée d'alun possède la faculté d'éteindre les incendies avec une facilité beaucoup plus grande que l'eau pure. On comprend, en effet, que le sel non volatil que l'eau renferme se dépose sur les objets arrosés du liquide extincteur et que ce vernis, rendant plus difficile le contact avec l'air, diminue, dans une proportion notable, la vitesse de la combustion.

Quand le foyer est considérable et que la chaleur de la fournaise est très vive, l'alun se volatilise lui-même et l'efficacité du liquide protecteur est moindre ; mais cette efficacité n'en paraît pas moins souveraine pour arrêter les commencements d'incendies.

L'alun est, du reste, un sel parfaitement inoffensif, qui est excessivement soluble, de sorte que son emploi est facile et peu dispendieux.

Des essais vont être faits, à ce sujet, par les sapeurs-pompiers de Paris, et, s'ils réussissent, le ministre de l'intérieur recommandera à tous les pompiers des communes de France de se servir de l'alun.

Maison de pension.—On verra dans nos colonnes de ce jour, un avis sous la signature de Mme L. Trasoulu, informant le public de la ville et de la campagne de l'ouverture de la maison de pension sise 123 rue Royale. Cette maison, favorablement connue, est tenue par la dame susnommée qui, paraît-il, sait parfaitement procurer à ses pensionnaires tout le confort et tout le bien-être désirables.

Horsford's Acid Phosphate Lemonade.

Le Dr. O. O. OLMSTEAD, de Milwaukee, Wis dit : J'en emploie plusieurs bouteilles dans ma famille, pour les ans, comme "limonade", j'en fais le plus grand cas.

Avis.

Le Dr. O. A. MAYA étant obligé de s'absenter de la Baie St Louis, où il exerce sa profession, pour s'occuper de la succession de son père, feu le Dr Francisco Maya, de Guinas, Pelas, est remplacé par le Dr D. BORNIO, de la Nlle-Orléans. 31 août—1f

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co. de Pedro Domecq, etc.
Portos de